

Introduction à la soutenance des superviseurs de la XIII e promotion.

Joseph Rouzel

« La Treizième revient... C'est encor la première;

Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment; »

Gérard De Nerval, Artemis.

XIII^e promotion de superviseurs qui commença à 16 et se termine à 13. Bref le 13 insiste. Pourquoi dit-on que le chiffre 13 porte malheur? Ce chiffre renvoie sans doute, dans la tradition chrétienne, à la Cène. Jésus est au milieu de ses 12 disciples. Ils sont donc 13. Mais l'un d'eux, Judas Iscariote, a trahi son maître. Il l'a vendu aux Romains pour 30 pièces d'argent. Il faudra donc un treizième apôtre pour le remplacer, ce sera Mathias, qui sera tiré au sort. Mais le 13 est aussi occupé par Jésus, qui fait lui aussi le treizième. Bref, en bien ou en mal, en plus ou en moins, le 13 se présente en excès, en exception.

Cette opération qu'il faut alors écrire 12 +1 marque une place d'exception qui tient les 12 ensemble: 12 tribus d'Israël, 12 apôtres, 12 signes du zodiaque, 12 mois de l'année... Le 13 de fait permet l'accomplissement d'un cycle. Pensez au treizième mois!

Judas longtemps frappé d'infamie peut aussi être considéré comme celui par qui le destin de Jésus s'accomplit. Un apocryphe, *l'Evangile de Judas*, présente une scène où Jésus et Judas se mettent d'accord sur l'accomplissement de l'histoire: Judas doit aider Jésus à se débarrasser de son corps pour monter au ciel. Si l'on dépasse l'imaginaire, au-delà du bien et du mal, on voit poindre la fonction du 13: c'est un organisateur qui fait tourner la roue du 12.

Carlo Suarès, architecte, peintre, cabaliste avec qui j'ai eu la joie de travailler à la fin de sa vie, a écrit en ce sens une pièce de théâtre étonnante *Le vrai mystère de la passion de Judas*. Judas aurait été l'agent qui a permis à Jésus d'accomplir sa destinée.

Tout ceci pour dire que chacun est venu lors d'une journée de soutenance, à tour de rôle, en place de treizième, au service du vrai mystère de la passion du superviseur, cette passion nommée désir.

Voilà ce dont chacun a témoigné: du désir qui l'a animé tout au long de ce parcours de deux ans. Deux années ponctuées par différents événements: interventions théoriques diverses, instance clinique, régulation, écriture d'une monographie. Il s'est alors agi de soutenir cette traversée pour découvrir, en bout de course ce qui a permis à chacun de tenir la distance.

Alors cette treizième place qui revient encore et encore est toujours la première et c'est le seul moment, cette treizième place qu'il s'agit d'épouser, ce lieu non-lieu à partir du quel la parole a lieu. Cette treizième place immobile lance la roue, du zodiaque, des évangiles, du temps, des mois, de la soutenance... 13 à la douzaine.

« La Treizième revient... C'est encor la première;

Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment; »

Sommaire:

- **Martin LAMBEZELEC**, *Transfert: collages et décollages*.
- **Marie-Odile Vilars**, *La Méduse*

Martin LAMBEZELEC

TRANSFERT:COLLAGE ET DÉCOLLAGES

*« Je pense que jamais mes mots ne pourront
serrer ma pensée d'aussi près que ta robe serre
tes fesses ».*

Hervé Le Tellier – (Les amnésiques n'ont rien
vécu d'inoubliable).

*« Entre deux maux, je choisis toujours celui que
je n'ai pas encore essayé ».*

Mae West

*« ...je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau !... »*

Charles Baudelaire -
(L'héautontimorouménos ,
Les fleurs du mal).

L'instance clinique : espace pour une histoire

Mon point de départ sera la présentation que j'ai faite d'un rêve au cours d'une séance d'instance clinique, durant cette formation.

D'emblée, une précipitation inaugurerait ma prise de parole, précipitation ne laissant pas à Michel, alors en place de superviseur, le temps de poser le cadre de l'instance clinique.

Ma précipitation ne permettra pas non plus à un autre membre du groupe de se désigner pour prendre la parole.

Au cours de cette instance clinique, je raconte, avec beaucoup d'émotion et de tension, un rêve, ou bien plutôt un cauchemar, qui est interrompu par le réveil, cauchemar où domine un puissant sentiment de colère.

Je ne peux donner à mes auditeurs de l'instance clinique aucune image de ce rêve, de ce cauchemar.

L'impression pénible produite par ce cauchemar domine : elle hésite entre la colère, la peur et l'angoisse.

Ce rêve, ce cauchemar, concerne un enfant, M., que je reçois en psychothérapie depuis une grosse année.

Durant ce cauchemar, j'ai le souvenir que je ne peux rien faire de cet enfant. Il me tient tête, je ne peux avoir le dernier mot. Il ne tient pas en place, il ne dit mot.

Je suis impuissant à le ramener à la raison, bref, il me fait tourner en bourrique, me rend fou en quelque sorte.

Le réveil, dans la colère et l'angoisse, vient interrompre le déroulement du cauchemar. J'ai poursuivi ma présentation en donnant quelques éléments décousus et fragmentaires de l'histoire de cet enfant.

Il est le 4^{ème} enfant d'une fratrie de 5.

Le père de M. est décédé prématurément d'un problème de santé.

M. a été victime de nombreuses violences et maltraitances, tant physiques que sexuelles, de la part des compagnons suivants de sa mère, ou bien d'enfants de ses compagnons.

M. sera placé en famille d'accueil. Le compagnon actuel de la mère de M., avec qui elle a eu de nouveaux enfants, porte un nom qui n'est pas sans résonner très fortement avec mon prénom.

Les visites de M. à sa mère sont plus ou moins régulières alors, suivant en cela les décisions du magistrat des enfants, qui sont fonction de l'équilibre de la famille.

M. présente au début de nos rencontres une kyrielle de symptômes.

Certains sont à connotation sexuelle. Il essaye d'embrasser de force les petites filles.

J'énonce cela en niant le caractère violent et agressif de ces comportements au regard d'autres comportements tels que donner des coups de pied dans les parties génitales de ses camarades, filles ou garçons.

L'énormité de ma dénégation quant au caractère agressif de l'acte d'embrasser de force des petites camarades fait réagir l'assistance, ce qui me permet d'entendre ce que je viens de dire et d'en être sidéré.

J'ajouterai encore, au cours de cette instance clinique, que M. fait des cauchemars : ainsi par exemple, une femme, ou bien sa mère, coupe la tête de son père, ou bien tue son père, ou bien encore M. est lui-même poursuivi par une sorcière.

Au cours de l'instance clinique, j'ai rapidement fait le rapprochement entre le sentiment de colère éprouvé lors de mon réveil et le sentiment de colère éprouvé à l'égard des collègues de mon service lorsqu'au cours d'une réunion de synthèse, en réponse à ma proposition que M. soit reçu sur un petit groupe thérapeutique il me fut renvoyé qu'il n'y avait plus de place pour lui.

Enfin, durant la période à laquelle j'ai fait le rêve, point de départ de ce récit, je fus victime de dégradations à répétition sur mon véhicule pendant plusieurs nuits au cours de mon sommeil.

Cela me conduisit progressivement à un sentiment grandissant de colère mêlé à de l'impuissance.

Dans le second temps de l'instance clinique, chacun me fit retour de son éprouvé à l'écoute de mon histoire.

L'une me renvoya avoir eu l'impression d'entendre un enfant parler. Un autre exprima l'expression de tension qui s'était dégagée de ma présentation.

La précipitation avec laquelle j'avais rendu les choses fut aussi soulignée. Pour une autre encore, mon histoire évoquait un bruit de casseroles, enfin la répétition du mot « colère » fut notée avec la nécessité peut-être de devoir décoller quelque chose.

L'énigme

La question qui se pose à moi à l'énoncé et l'écriture de cette séquence est la suivante :

Pourquoi le récit de cette situation produit-il un tel émoi, une telle confusion, une telle sidération ?

L'hypothèse

Mon hypothèse sera la suivante : cet émoi, cette confusion, cette sidération, sont le signe et l'effet du transfert.

Quelques éléments sur le rêve et le transfert

« L'interprétation des rêves » constitue un ouvrage majeur de l'œuvre freudienne, dans la mesure où le rêve permet d'aborder le fonctionnement de l'inconscient.

Le rêve se présente pour Freud¹ comme une formation de compromis, le résultat d'un conflit entre des exigences pulsionnelles, inconscientes et les exigences du moi.

Freud² caractérise le rêve comme la réalisation d'un désir, un désir inconscient, un désir infantile, souvent de nature sexuelle.

Le cauchemar ne contrevient pas à cette fonction du rêve comme réalisation d'un désir.

Freud³ constate que les rêves d'angoisse sont généralement ceux qui ont subi la plus faible déformation.

« Lorsque l'inconscient devient trop exigeant et que de ce fait, le moi endormi n'est plus en mesure de se défendre par les moyens dont il dispose, ce moi renonce au désir de dormir et revient à l'état de veille ».

Si le rêve apparaît comme absurde, incohérent, c'est en raison des déformations qu'il subit de par son travail, déformations qui transforment des pensées latentes en contenu manifeste.

Ainsi Freud caractérise les mécanismes de déplacement et de condensation (respectivement métonymie et métaphore chez Lacan).

Il note que les règles de la logique ne jouent pas à l'intérieur de l'inconscient : on peut trouver côte à côte des tendances à buts opposés. Des termes opposés ne sont nullement tenus séparés mais ils peuvent être traités de manière identique, si bien que dans le rêve manifeste tout élément peut représenter également son contraire.

Par ailleurs, le rêve ajoute Freud, fait un usage illimité du langage symbolique.

Enfin, la mémoire du rêveur reproduit très souvent des impressions de la petite enfance,

1

S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Puf, 1980

2

S. Freud, *Ibid.*

3

S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Puf, 1985

impressions oubliées, devenues inconscientes car refoulées.

Freud soutient que « le désir inconscient se fraye une voie sur les restes diurnes et réalise sur eux son transfert »⁴.

Il ajoute que « le rêve serait un substitut d'une scène infantile modifiée par le transfert dans un domaine récent »⁵.

On constate donc que les notions de rêve et de transfert se trouvent liées, le rêve est un des points d'appui pour Freud pour dégager cette notion de transfert.

Pour Freud, le transfert est au départ un déplacement de mots (déplacement de signifiants pour Lacan), mais il sera aussi un déplacement agi, qui produit une répétition à l'insu du sujet, souligne Yves Nougué.⁶

Yves Nougué, en référence à Sidi Askofaré⁷, ajoute que le transfert n'est pas que répétition, il ne s'y réduit pas.

Quelque chose vient faire obstacle à la libre association, ce peut être l'amour ou la haine. Il y a un au-delà du principe de plaisir qui fait que quelque chose pousse toujours à revenir à l'état de tension.

Il existe une compulsion à répéter les expériences traumatiques ou douloureuses.

Collages...

L'émoi se définit comme une émotion comme un affect, il renvoie à un trouble.

Confusion est un terme qui peut s'entendre dans plusieurs acceptions.

La confusion est tout d'abord un sentiment de trouble de malaise, de gêne.

Dans une seconde occurrence, la confusion signifie le désordre, le manque de clarté, le fouillis, l'imbroglio.

Enfin, une troisième signification de confusion est à entendre, comme l'action de confondre deux choses ou deux personnes entre elles : c'est l'erreur, la méprise.

La sidération quant à elle emporte l'idée d'anéantissement, d'être médusé, pétrifié, comme si le désir était suspendu.

A) Les affects

Ces trois dimensions de la confusion caractérisent mon cauchemar : angoisse, embrouillamini, et méprise.

Je voudrais dans un premier temps recueillir les différents indices de la confusion, ou plutôt des confusions, qui ont parsemé ma narration lors de l'instance clinique et que j'ai repris ici dans l'écriture.

Sur le plan des affects, de l'émoi, tout d'abord, puisque la confusion a une composante émotionnelle, je relèverai trois types d'affects : la colère, le sentiment d'impuissance et l'angoisse.

4

S. Freud, *l'Interprétation des rêves*, Puf, 1985

5

S. Freud, *Ibid.*

6

Y. Nougué, *L'entretien clinique*, Antropos, 2002

7

S. Askofaré, Thèse de doctorat, *Structure, Clinique, Discours : de la Science à la Psychanalyse*, Toulouse, 2000

La colère

Elle est multiple.

Elle s'exprime en premier lieu dans mon cauchemar à l'endroit de l'enfant M. qui me tient tête.

Cette colère a ensuite pour objet mes collègues sur la question de pouvoir, ou pas, recevoir M. dans un groupe thérapeutique.

Enfin, la colère est présente également concernant les petites déprédations à répétition dont je suis victime nuitamment.

Le sentiment d'impuissance

A ce sentiment de colère s'ajoute celui de l'impuissance : impuissance à raisonner l'enfant, impuissance à tomber d'accord, à être entendu de mes collègues, impuissance à faire cesser les petites exactions nocturnes.

On peut envisager que ce sentiment d'impuissance soit à l'origine du sentiment de colère.

La colère recouvre l'impuissance, mais la révèle par le fil de la narration et de l'écrit.

L'angoisse

Un troisième affect apparaît, avec la colère et l'impuissance, c'est celui de l'angoisse.

Force est de constater que cette angoisse est commune à deux champs.

D'une part c'est l'angoisse que je ressens et que j'exprime au cours du cauchemar raconté.

C'est une angoisse qui semble venir interrompre le cauchemar, comme pour empêcher ce qui pourrait se présenter ensuite.

D'autre part, cette angoisse se retrouve dans le cauchemar de M., lorsqu'il est poursuivi par un personnage féminin, mère ou sorcière, qui coupe la tête de son père, le tue, le poursuit lui-même.

Cette question des affects met en relief comment ils se déplacent d'un objet à un autre, d'une personne à une autre.

Les affects sont au carrefour de différentes représentations.

L'impuissance et la colère concernent M. dans le cauchemar, mes collègues en réunion, les auteurs des petits larcins que je subis.

L'attente anxieuse de ces derniers paraît fournir un appui à l'expression de l'angoisse. On voit ici comment les restes diurnes sont un tremplin à la formation du rêve, du cauchemar.

Ces déplacements expliquent le sentiment de fouillis, d'imbroglie, qui se dégageait de ma présentation lors de l'instance clinique, présentation ou bien énonciation confuse, tronquée, fragmentée, parcellaire.

B) Les signifiants

Après ce constat du rapprochement des affects, du fait de déplacements, mais qui permet en les différenciant de restituer peut-être à chacun les siens et leur objet, je souhaiterais pouvoir rapprocher les signifiants qui se répètent dans mon récit ou bien plutôt pointer les signifiants communs à différents champs.

Ainsi reviennent de manière insistante les signifiants suivants : « cauchemar », « colère », « peur », « impuissance », « tête », « place » et « M. ».

Le « cauchemar » c'est le mien, qui est à l'origine de ce travail, et ce sont ceux que M. me rapporte dans nos entretiens.

La « colère » est présente à mon réveil contre M., s'exprime à l'égard de mes collègues, se manifeste lorsque l'on s'en prend à mes véhicules.

« L'impuissance » se retrouve liée à la colère, comme déjà envisagée précédemment : « impuissance » face à M., « impuissance » à l'égard de mes collègues, « impuissance » à l'égard d'actes de vandalisme.

La « peur », « l'angoisse », se manifestent dans mon cauchemar, peur des suites que pourrait connaître ce cauchemar.

La « peur », « l'angoisse » sont exprimées par M. quand il déploie le contenu de ses cauchemars.

Le signifiant « tête » revient au moins à trois reprises dans l'histoire que j'expose à mes collègues durant l'instance clinique.

Une première fois, c'est M. qui me tient « tête ».

Une seconde fois, c'est moi-même qui suis au bord de perdre la « tête ».

Une troisième fois, c'est la « tête » du père de M. qui est coupée, peut-être bien la sienne qui menace de l'être.

Le signifiant « place » insiste lui-aussi.

C'est moi-même qui ne laisse pas la place à un autre, pour prendre la parole au cours de l'instance clinique.

C'est M. qui ne tient pas en « place » dans le cauchemar que je fais.

C'est la « place » que je ne lui trouve pas dans le dispositif de soins.

Enfin dernier signifiant que je repère pour sa répétition, il s'agit de la lettre « M. », qui martèle dans l'après-coup ce deuxième temps que constitue l'écriture, après l'énonciation de l'instance clinique.

« M. », c'est l'initiale de l'enfant en question.

C'est aussi l'initiale de mon propre prénom, ainsi que celle du nom du beau-père de l'enfant, qui a un patronyme résonnant très étroitement avec mon prénom ainsi qu'il a été dit plus haut.

(La nécessité de préserver l'anonymat de la situation rend difficile d'être plus précis. Peut-être quelque chose ici est-il indiqué autour de la nomination ?)

La connexion entre les éléments qui se rapportent à M. et à moi-même (affect et signifiant) paraît donc très forte dans une succession de déplacements et de condensations et rappelle ce que Joseph Rouzel⁸ indique : « combien les mouvements transférentiels ont tendance à agglutiner les sujets ».

Jeanne Favret-Saada⁹ quant à elle, met en exergue combien le fait « d'être affecté est un signe du transfert qui ne trompe pas ».

Enfin, S. Freud¹⁰ envisage très tôt le transfert comme une fausse association : « il y a une mésalliance, erreur sur la personne ».

L'émoi, la confusion, la sidération faisant énigme répondent me semble-t-il à ces points de vue et signent leurs liens avec les effets de déplacements produits dans le transfert.

...Décollages

Les échos de l'instance clinique m'ont renvoyé cette insistance du signifiant « colère » et l'équivoque avec « coller », d'où la nécessité de décoller des choses...pour peut-être pouvoir décollérer.

C'est finalement ce que j'ai commencé à faire en distinguant, dépliant, décollant, affects et signifiants.

Décoller les éléments de l'histoire de M. et de la mienne paraît s'imposer pour tempérer la confusion, comme s'il fallait à chacun restaurer son histoire.

« Restaurer » est un terme qui peut s'entendre à plusieurs niveaux.

A) Restaurer/soigner

Tout d'abord, on peut entendre « restaurer » au sens de « réparer ».

8

J. Rouzel, *La Supervision d'Equipes en Travail Social*, Dunod, 2007

9

J. Favret-Saada et J. Contreras, *Corps pour Corps*, Gallimard, 1981

10

S. Freud et J. Breuer, *Les Etudes sur l'Hystérie*, Puf, 2002

Bien entendu, il ne s'agit pas de produire une histoire parfaite, pleine, complète, qui ne laisserait aucun trou, aucun blanc ni accroc, qui parerait au manque à être.

La parole ne va pas sans un ratage de ce qu'elle vise, mais quitte à rater, il s'agit de rater mieux écrit S.Beckett¹¹.

Ce projet ne peut être qu'asymptotique à coup sûr, mais cette restauration se réfère aux soins à apporter à la production d'une histoire : soin paraît plus approprié que réparation.

Lacan¹² ne formule-t-il pas une idée approchante lorsqu'il soutient que « l'éthique de la psychanalyse c'est le bien dire ». Restaurer le récit serait alors soigner le récit comme l'indique aussi C. Allione¹³.

B) Restaurer/établir

Restaurer peut s'entendre d'autre part dans le sens de rétablir, voire peut-être de façon plus radicale d'établir.

Rétablir ou établir une histoire, cette acception est à mettre en perspective avec la proposition de J. Hochman¹⁴ selon laquelle « le soin c'est transformer le vécu en récit ».

Une fiction est produite dans l'après-coup de la supervision, rétablissant l'histoire du soignant, le dégageant de celle du patient.

Cela permettra peut-être à celui-ci d'avoir une place pour établir la sienne.

La situation de supervision installe une différenciation des places : il y a celui qui parle, il y a ceux qui écoutent.

On ne peut occuper toutes les places en même temps. Le manque est mis en scène et aura une chance de jouer.

La différenciation des places mise en scène dans la supervision, dans l'instance clinique pourra ainsi permettre la différenciation des places dans le rapport du soignant à son patient, car comme il a été dit plus tôt le transfert tend à agglutiner les sujets.

C) Restaurer/restituer

De cette manière, on peut comprendre encore restaurer dans le sens de rendre, restituer au sujet son histoire.

J. Hochman insiste beaucoup sur le travail auprès du sujet pour l'aider à se construire une histoire. La narrativité est une activité à soutenir. Il propose donc à cet effet des groupes à fonction narrative pour les patients.

On pourrait considérer à partir de cette proposition qu'une des facettes de la supervision est également d'entretenir la fonction narrative des soignants cette fois-ci.

Se rappelle ici l'esprit de la psychothérapie institutionnelle qui est attachée à aussi soigner les soignants.

On retrouverait ici « la logique de concaténation, de poupées-gigognes, » décrite par C. Allione¹⁵, emboîtement qui permet un holding du holding « où chacun trouve dans une place

11

S. Beckett, *Cap au Pire*, Editions de Minuit, 1991

12

J. Lacan, *L'Éthique de la Psychanalyse*, Séminaire VII, Seuil, 1986

13

C. Allione, *La Part du Rêve dans les Institutions*, Encre Marine, 2010

14

J. Hochman, Conférence du 26.11.2011, à Canet, à l'initiative des Associations Apex, Equinoxe et Afprea.

15

désignée le support qui lui est nécessaire » afin de tenir sa place et d'apporter du holding au patient.

Surprise : l'Enfant

La mise en écriture de ce travail conduit finalement à ce dégagement d'une lettre : « M. », lettre équivoque, qui paraît condenser nombre d'éléments communs au jeune patient évoqué et à moi-même.

Ce dégagement par l'écriture consécutif à l'instance clinique, m'a permis de relancer la pensée, pensée interrompue, empêchée, dans sa figuration lors du cauchemar.

Mes hésitations, mon discours haché au cours de l'instance clinique témoignent de cette mise à mal du travail de la pensée.

Ce « M. » en l'occurrence, m'a rapidement conduit à l'association suivante : « M. le maudit ».

A) « M. le maudit »

« M. le maudit » est un film allemand réalisé en 1931, par Fritz Lang.

Il met en scène la traque d'un tueur sadique de petites filles qui est poursuivi par la police.

Cependant, la pègre, dont les activités sont mises en péril par la mobilisation de la police pour retrouver le tueur, se met également à ses trousses.

Le montage accentue la montée de l'angoisse, bien que, ou parce que, l'horreur se passe hors champ.

Cette association de ma part ne constitue-t-elle pas un fantasme, « fantasme qui est un scénario comme le rêve » écrit Patrick Valas¹⁶.

Ne peut-on pas alors essayer de l'analyser, comme on analyse un rêve, d'autant plus qu'il se trouve dans le prolongement de mon cauchemar, et ainsi tenter d'approcher les pensées latentes du cauchemar ?

Cette représentation d'un assassin de petites filles est donc repoussée, écartée, au cours du cauchemar, comme si cette représentation se proposait à moi, pour moi.

Elle paraît venir en contre-point des cauchemars de M. (l'enfant dont je m'occupe) dans lesquels ce sont des personnages féminins qui tuent des hommes, menacent peut-être de tuer des petits hommes.

On observe là un premier renversement.

La figure du meurtrier dans le film paraît venir répondre à celle de l'enfant de mon cauchemar : ils sont « M. » l'un et l'autre.

M. se présente comme enfant tout puissant du cauchemar, avec lequel je ne peux avoir le dernier mot.

C'est à se demander même, s'il y a eu un premier mot de cet enfant, qui est dans l'agir (il ne tient pas en place) : « M. » ne dit mot à quoi, en miroir répond « M. le maudit ».

On observe là un deuxième renversement, « dit-mot » et « maudit ».

B) L'Enfant

Cet enfant tout puissant, dont je ne peux rien tirer dans mon cauchemar, pas un mot, fait écho à « l'infans », l'enfant d'avant la parole, qui ne parle pas, suivant le sens latin, qui échappe au parlêtre.

C'est, me semble-t-il, l'enfant qu'évoque Freud, dans la préface d'un ouvrage d'A. Aïchhorn¹⁷.

C. Allione, Ibid.

La traduction française incite à écrire cet enfant avec un « E » majuscule.

C'est l'Enfant-merveilleux dont parle Serge Leclair¹⁸, « his majesty the Baby » comme le nomme encore Freud¹⁹, l'enfant-roi.

Cet Enfant serait un autre nom de la jouissance telle que l'envisage Lacan.

C'est l'Enfant du réel de la pulsion, façonné par elle, pulsion pas toute éducable.

Cet Enfant, cette jouissance, sont increvables, permanentes toujours prêtes à resurgir, tout autant chez l'enfant « M. » que pour moi-même, ainsi que le démontre le cauchemar et ses prolongements proposés.

Il serait un point de réel dans la structure, que l'on pourrait assimiler à l'infantile.

L'infantile est pour Freud, selon MJ Sauret²⁰, non pas l'enfant mais la sexualité.

Cet enfant renvoie à la somme de jouissance toujours présente en chaque sujet, si l'on se réfère aux concepts lacaniens.

Lacan parle de ce sujet de la jouissance comme d'un être mythique, sans manque.

Serge Leclair quant à lui indique la nécessité pour tout un chacun du meurtre permanent de cet Enfant-merveilleux, toujours renaissant, « ...un deuil à faire et à refaire continûment d'une représentation de plénitude, de jouissance immobile... »²¹.

Cet Enfant qui ne dit mot rappelle combien « le mot est le meurtre de la chose ²² », combien l'entrée dans le langage produit un sacrifice de la pulsion.

Parler introduit une double perte de jouissance : d'une part le ressenti est perdu, d'autre part la possibilité d'occuper toutes les places s'évanouit.

« Le mot est le meurtre de la chose », dit Lacan, P. Bruno²³ poursuit : « le mot c'est la déchosification de celui qui parle ».

La Chose (Das Ding) c'est une autre façon de dire cet Enfant-merveilleux, cette jouissance increvable.

Cette proximité entre « M. le maudit », le « héros » noir du film de Fritz Lang, et « M. » le petit patient de mon cauchemar, figuration de l'Enfant-merveilleux, de par le rapprochement qu'opère la lettre « M. », semble bien être également la manifestation de l'insistance, de la persistance de cet Enfant en ce qui me concerne.

Les modalités de travail du rêve (un élément peut représenter une chose et son contraire), n'écartaient déjà pas que dans le cauchemar que j'ai raconté je puisse être aussi bien l'adulte qui ne vient pas à bout de l'enfant que cet enfant lui-même.

Le fantasme de « M. le maudit » confirme cette part pulsionnelle, débordant de toute loi.

Un des plans les plus remarquables de cette œuvre cinématographique est celui au cours duquel « M. le maudit », découvre en regardant par-dessus son épaule, dans un miroir, la fameuse

S. Freud, Préface A. Aïchhorn, *Jeunes en Souffrance*, Champ Social, 2005

18

S. Leclair, *On tue un enfant*, Seuil, 1975

19

S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, La vie Sexuelle, Puf, 1992

20

MJ. Sauret, Thèse de Doctorat, *De l'Infantile et la Structure*, Presse Universitaire du Mirail, 1989

21

S. Leclair, *Ibid*

22

J. Lacan, *Les Ecrits*, Seuil, 1966

23

P. Bruno, Lacan, *Passeur de Marx*, Erès, 2010

lettre « M », apposée par un mendiant pour l'identifier, lettre de lui insue.

Ce fantasme, produit par l'écriture, me paraît fonctionner comme un miroir révélant la dimension des cauchemars de l'enfant M. en lien avec mon propre cauchemar, ma propre angoisse.

La supervision et le travail qui a suivi pour cette monographie paraissent bien permettre un déplacement du transfert.

Les cauchemars de l'enfant M. semblent figurer une représentation œdipienne (vœux de mort à l'égard du père).

La castration est peut-être aussi figurée dans la décapitation, la décollation, source d'angoisse pour l'enfant.

Le fantasme amené par mon écriture, un assassin de petites filles, indique la part d'insoumission à la loi, transgression de la loi, signe de la jouissance.

On peut se demander si la représentation « un adulte tue des petites filles » ne peut pas être renversé en écho au cauchemar de l'enfant M., en la représentation, « une femme tue, ou menace, un enfant ».

Poursuivant l'association au sujet du cauchemar de l'enfant M. on parvient à un fantasme d'ordre œdipien.

Le fantasme de « M. le maudit » ne recouvre-t-il pas ce désir d'inceste que Lacan²⁴ repérait chez Freud comme le désir le plus fondamental, son interdiction comme le principe de la loi primordiale ?

Dans ce contexte là, ma dénégation sidérante dans l'après coup, du caractère non violent, non agressif, d'embrasser de force des petites filles s'éclaire : quitte à y aller un peu fort, la force de la pulsion voudrait que ce ne soit pas un crime que d'embrasser de force des petites filles.

Tel serait l'écho en moi de l'angoisse véhiculée par l'enfant M., « réveillant » l'Enfant-merveilleux, la pulsion, le désir, et son corollaire la loi.

Cette figuration par la référence cinématographique indique-t-elle le reliquat de jouissance sans entrave à traiter ?

Le travail de développement, de décollage, des éléments fragmentaires énoncés lors de la supervision puis de l'écriture ne permet-il pas cette déchosification, ce frein mit à la jouissance ?

La supervision et l'écriture ouvrent la porte à une figuration qui avait été jusque là impossible, angoissante même, au point d'interrompre le rêve et de provoquer le réveil.

Ceci me paraît à rapprocher de ce que Claude Allione²⁵ dégage en référence à la supervision, lorsqu'elle peut permettre la restauration du holding et permettre au soignant d'explorer de nouveau son imagerie interne.

Au-delà de la dimension de holding permise par le groupe de supervision, l'écriture ne peut-elle pas prétendre aussi à cette dimension ?

Dans la situation qui m'occupe, ne peut-on pas considérer que la supervision et l'écriture mettent en évidence ce surgissement de l'Enfant-merveilleux tout d'abord du côté du patient pour mieux en indiquer la présence de mon côté ensuite.

La supervision ne permet-elle pas en relançant les associations, la figuration, le travail de pensée et de « psychisation » de réfréner la jouissance de mon côté, ce qui pourrait permettre de réfréner celle du petit patient.

Au premier abord c'est l'enfant M. qui paraît intenable, désespérant.

Claude Allione évoque bien cette crainte que peut rencontrer chaque soignant de vouloir se débarrasser de cet encombrant fardeau, lorsque le holding s'épuise ou épuise.

Le transfert n'expose-t-il pas au même risque en raison de la fonction qu'il remplit de supporter les déplacements d'affect, les déplacements et condensation de signifiant avec ce que cela emporte au plan de l'angoisse comme j'ai pu l'éprouver et tenter de le décrire ?

24

J. Lacan, *l'Éthique de la Psychanalyse*, Séminaire VII, Seuil, 1986

25

C. Allione, *Ibid*

Claude Allione souligne les propos de Pierre Fédida²⁶ : « c'est la métaphore qui prend en charge, qui prend soin, qui guérit. Le patient n'a de cesse que de montrer à l'analyste son impuissance avec les mots.

Il le met au défit de créer le langage, et il commence par détruire [ou tenter de détruire] le langage ».

N'est ce pas ce qui se produit dans les achoppements, les bredouillis de mon exposé oral lors de l'instance clinique, ce qui va le rendre brouillon, hoquetant, haché, décousu.

N'est-ce-pas ce qui est figuré dans mon cauchemar avec cet enfant muet, sans langage, sans prise.

C) L'angoisse

Il reste à gager que le travail de supervision, effectué autour de cette situation par la production de cette histoire ait permis une rêverie, une rêverie propre à trouver une parole pour ma part, de manière à ce que M. l'enfant dont il est question, trouve sa propre parole, fasse avec une angoisse, n'empêchant pas son désir, angoisse qui est au risque d'enfermer dans la répétition.

La déclinaison des équivoques autour de « M. le maudit » pourrait-elle participer de cette rêverie qui permettrait de décoller du réel.

Cette lettre « M. » débouche sur le titre du film de Fritz Lang « M. le maudit ».

Ce « M. » figure « M. » l'enfant qui m'occupe, il figure une ombre paternelle (nom du beau-père), c'est un « M. » qui m'épingle également, qui dit quelque chose du scénario œdipien de l'angoisse de castration qu'il suscite et du désir.

Il semble avoir mis sur la voie de cet Enfant-merveilleux, increvable, toujours à tuer dit S. Leclaire²⁷.

Cette lettre « M. », équivoque, que l'on peut entendre « aime » condense encore l'amour impérissable pour cet enfant, mais aussi la nécessité du meurtre de cet Enfant si l'on entend « aime le mot-dit », mot qui tue la Chose.

On pourrait décliner les équivoques, jusqu'à « aime le maux-dit » qui rappelle peut-être la jouissance qui accompagne le symptôme et la plainte qu'il peut produire et reproduire.

Pourrait-on aller jusqu'à « M. : le mot dit » où l'on pressent la matérialité de la lettre ?.

Ce jeu de langage correspond-il à ce que JP. Lebrun²⁸ avance quand il écrit : « parler exige un dessaisissement, une dé-sidération, une déprise, un décollement du réel, met en acte un détour, un écart obligé ».

Les questions relatives à l'angoisse évoquent pour moi les propos de Guy Rousseau²⁹ « si comme le désir, l'angoisse est liée à l'Autre, c'est directement à la jouissance de l'Autre qu'elle renvoie, soit... à l'horreur de la Chose ![...] comment repérer l'intensité de l'angoisse éprouvée par un patient ? Et surtout sa possibilité de l'assumer, ma possibilité de l'assumer ?

Comment aussi la supporter ? Suis-je en mesure d'accompagner mon prochain dans sa traversée de l'angoisse ? ».

Pour conclure :

26

P. fédida, *Crise et Contre-transfert*, Puf, 1992

27

S. Leclaire, *Ibid*

28

JP Lebrun, *La Perversion Ordinaire*, Denöel, 2007

29

G. Rousseau, Internet, Site du Centre de Guénouvry, Réflexions, Notes de Lecture, Décembre 2004

Avec l'écriture de cette monographie, une étape essaye de se clore dans le parcours de la formation.

Mon hypothèse était que l'émoi, la confusion, la sidération étaient l'effet du transfert.

J'ai essayé de mettre en relief comment les affects, les signifiants qui s'y exprimaient dans un cauchemar provenaient ou reprenaient les affects et signifiants venus d'autres horizons, notamment du travail en cours avec l'enfant M.

Avec plus ou moins de bonheur, j'ai taché de différencier, distinguer, séparer, décoller ces affects et ces signifiants cristallisés dans mon cauchemar.

Ma surprise a été chemin faisant dans l'écriture de repérer quelques éléments tenant, sinon à ma propre histoire, à ma propre dynamique psychique, et d'extraire un signifiant, une lettre « M », qui aurait peut-être valeur de trait du cas.

Un fil paraît s'être dessiné parti des affects, passant par des images, puis des signifiants pour conduire à une lettre « M », symbole d'amour voire indice de déchet.

Si tel est le cas, ne peut-on pas considérer qu'il s'agit d'une autre forme de déplacement produite par l'instance clinique, l'écriture, la formation.

La lourdeur du style de ce que j'ai écrit me renvoie par ailleurs encore une fois à la répétition, un des éléments constitutif du transfert : le style n'a pas beaucoup décollé.

Quant au transfert, la dimension du sujet supposé savoir, nécessaire à son établissement, s'est peu présentée pour moi, jusque là dans ce travail.

Peut-être est-elle à chercher du côté du groupe de formation, qui a eu à constituer pour moi une instance clinique, groupe que je remercie très sincèrement pour sa capacité d'écoute, d'accueil de ma parole et d'échange.

Un prochain rendez-vous avec ce groupe pour remettre en parole ce travail constitue toujours un support à la pensée, dans une espèce de holding comme C. Allione³⁰ pointe que la pensée maternelle peut venir faire office de holding après les bras, le regard, la voix.

Peut-on parler de pensée du groupe qui fait fonction de Sujet Supposé Savoir ? Pour autant, le groupe ne peut pas tout, Freud³¹ soulignait la dimension d'illusion qui y est attachée, Patrick Valas (« Effets des identifications de groupe, Toulouse le 11 décembre 2005 ») indique la dimension de fantasme collectif dont relève la réalité d'un groupe. Lacan³² évoquait la nécessité me semble-t-il de pouvoir en décoller.

Dans le cheminement de ce travail, la question du savoir s'est aussi présentée dans un temps préliminaire par l'accumulation de lectures, de recherches, qu'il a fallu suspendre à l'heure d'écrire.

C'est dans ce moment de suspension qu'a peut-être pu surgir de façon inattendue, une autre forme de savoir, remémorant la division de tout sujet.

Le travail d'écriture entre le dégagement d'un signifiant particulier, d'une lettre, m'a également pointé la notion du collage.

Cette notion de collage me paraît pouvoir métaphoriser nombre d'étapes empruntées.

Ne peut-on considérer les déplacements et les condensations comme des collages de signifiants ?

Leur analyse tiendra du décollage, du découpage.

Lacan³³ évoque l'effet de colle du groupe (d'école) et la nécessité de « d'écolage ».

30

C. Allione, Ibid

31

S. Freud, La Psychologie des Foules et l'Analyse du Moi, Essais de Psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1981

32

J. Lacan, *D'Ecolage*, Lettre du 11.03.1980

33

Vladimir Marinov et Monique Mandelier³⁴ mettent en relation les similitudes entre le travail du rêve et celui du collage.

Ils citent notamment l'exemple du rêve de la monographie Botanique de Freud qui s'appuie sur un souvenir d'enfant dans lequel Freud et sa sœur déchirent, découpent des images, que Freud réaménagea sous une nouvelle forme dans le rêve : une forme de collage.

La présence de la forme d'un vautour dans le drapé de la robe de Marie du tableau de L. De Vinci « La Vierge, l'Enfant Jésus et Sainte Anne », indiquée par le Pasteur Pfister³⁵ à Freud, tient encore du collage.

Jean Broustra³⁶ pour sa part nous conseille « ...pour mieux rêver, fais des collages, pour mieux coller fais des rêves et au milieu faites-vous signe ».

Le désir m'est venu de réaliser un collage pour prolonger ce travail.

Le peintre A.Giacometti dans une interview rediffusée sur France-Inter³⁷ explique avec un accent inimitable « Pourquoi est-ce que je peins ? Ça, je ne sais pas, ni moi, ni personne. J'ai envie de peindre pour tâcher de savoir ce que je vois. Je ne prends pas le monde extérieur comme prétexte pour faire une belle toile, mais la toile comme moyen pour mieux voir ce qui m'entoure, donc je ne vois qu'en travaillant. Ce vers quoi je tends c'est la curiosité, c'est de tâcher de voir un peu plus clairement ce qui m'échappe. Je m'exprime d'une manière très confuse entre parenthèses ».

Michel Butor³⁸ rapporte les propos d'Henri Michaux.

« Enfant, je ne comprenais pas les autres. Et ils ne me comprenaient pas (...). Depuis, ça s'est amélioré. Néanmoins l'impression que l'on ne se comprend pas réellement n'a pas disparu. Ah ! S'il y avait une langue universelle avec laquelle on se comprît vraiment.

Tous, hommes, chiens, enfants, et non pas peu, non pas avec réserve.

Le désir, l'appel et le mirage d'une vraie langue directe subsistent en moi malgré tout ».

Michel Butor³⁹ quant à lui avance que « tout nous vient...non pas tout, presque tout nous vient par le langage.C'est pourquoi, je pense que la résolution de beaucoup de nos difficultés est dans le travail sur le langage ».

Un collage pourrait être une forme d'écriture, écriture dont la singularité pour chacun est à trouver à partir du matériel commun du langage, sachant que le réel résiste à la domestication langagière⁴⁰.

J. Lacan, Ibid

34

V. Marinov et M. Mandelier, Rêver, Fantasmer, Découper à travers la technique du collage, Soins Psychiatrie N° 162, Avril 1994

35

S. Freud, *Correspondances avec le Pasteur Pfister*, Gallimard 1966

36

J. Broustra, Collage, Rêves et Entre-deux, Art et Thérapie N° 18/19, juin 1986

37

France-Inter, Eclectik, du 29.04.2012, invité Serge Revzani

38

M. Butor, *Le rêve d'une langue universelle*, Le Magazine Littéraire, n° 364, avril 1998.

39

M. Butor, Documentaire France 5, *Empreintes : Michel Butor, l'Ecrivain Migrateur*, diffusé le 27.03.2012

40

P. Bruno, Ibid.

Bibliographie

ALLIONE C., La part du rêve dans les institutions, Encre Marine, 2010.

BRUNO P., Lacan, passeur de Marx, Erès, 2010.

FREUD S., L'interprétation des rêves, Puf, 1980.

FREUD S., La vie sexuelle, Puf, 1992.

FREUD S., Essais de psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1981.

FREUD S., Abrégé de psychanalyse, Puf, 1985.

LACAN J., Les Ecrits, Seuil, 1966.

LACAN J., L'éthique de la psychanalyse, Séminaire VII, Seuil 1986.

LEBRUN JP, Clinique de l'institution, Erès, 2012.

LECLAIRE S., On tue un enfant, Seuil, 1975.

NOUGUE Y., L'entretien clinique, Anthropos, 2002.

VILARS Marie-Odile

La Méduse

Seule l'écriture est plus forte que la mère. M. Duras⁴¹

LA MÉDUSE

Pas banal du tout pour moi le fait de m'embarquer dans cette séquence de formation de superviseur... Prise dans le travail d'élaboration après ma décision de partir à la retraite, un beau matin je me suis souvenue disposer d'un « capital DIF ». « *Faites une demande* », dit le directeur général. Le lendemain elle était rédigée, j'avais renseigné tous les papiers réglementaires, calculé les frais, sans me tromper. Quelques jours, puis quelques semaines plus tard, l'accord des institutions compétentes arrivait.

Avec la perspective de cette formation mon travail de séparation avait trouvé une alliance de poids : je me sentais plus légère. La question du « passage » du statut de salariée à celui de retraitée trouvait des modalités pour être traitée, dans un cadre institutionnel et groupal.

Le soulagement était aussi à mettre au compte de mon approche de Psychasoc : j'ai participé à tous les congrès, avec cinq ou six de mes collègues, à chaque fois. Ces expériences collectives ont toujours fait référence dans notre pratique d'équipe : avoir le temps de se parler de ce que nous entendons, vivons, pensons reste un luxe inouï dans ces temps de procédures efficaces.

Ayant rencontré Joseph Rouzel dans ses livres, ses articles, lors d'interventions, une idée m'est tombée dessus peu de temps avant le début de la formation : c'était bien parti pour que cette dernière ait l'effet d'une tranche d'analyse. Le transfert de travail faisait son œuvre.

J'avais réglé intellectuellement la question de la monographie : puisque mon inscription relevait de mon statut de salariée, ma pratique de formateur en serait le substrat ; par exemple : jusqu'où les groupes d'analyse de la pratique pour les éducateurs en formation relèvent-ils de la supervision ?

Jusqu'au jour où une partie de cet échafaudage défensif s'est écroulé, découvrant un chemin méconnu dont je ne sais toujours pas au moment où j'écris, où il va me mener. Mais au delà de tout, c'est le *camino caminando* qui compte. Faire confiance à la force du langage et, comme le dit E. Enriquez : « C'est en écrivant que ma pensée se forme et évolue. »

Montpellier, septembre 2011

Deuxième semaine de formation ; deuxième temps de régulation.

Depuis lundi je pense beaucoup à l'annonce du départ d'un membre du groupe ; en parlant avec mes collègues de formation je constate que ce départ inopiné les occupe eux aussi. La séance de régulation m'apparaît, ainsi qu'aux autres comme étant l'espace adéquat pour mettre au travail ce qu'il suscite dans la promotion.

Premier Acte

Notre régulatrice ouvre la séance en demandant que chacun prenne un temps pour dire où il en est de sa formation. Je demande que nous puissions aussi prendre du temps pour parler « entre nous » de l'absence de V., de son mail à des membres du groupe pour en expliciter les raisons. Que répondre et comment à l'interpellation de notre désormais ex-collègue de formation ?

⁴¹ Citée par J.P. Lebrun in « *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine* », érès, 2012, p.12

Notre régulatrice relève la formulation « entre nous » et interroge : « *Avec ou sans moi ? car je peux m'en aller* ». Sa question me désoriente : je ne reconnais plus ma demande ; je ne me suis pas entendue dire « entre nous » et je ne sais pas quoi faire de la méprise que mon énoncé a provoqué, sauf à confirmer lourdement qu'il ne s'agit évidemment pas de l'exclure de ce travail. Une phrase me traverse la tête : « Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir s'absenter ? »

Finalement, la régulatrice de notre groupe indique que la première partie de l'après-midi sera consacrée au travail qu'elle avait envisagé, la seconde à la demande de parler du départ de V.

Deuxième acte

Lorsqu'arrive mon tour, je parle de là où j'en suis dans la formation et pour ce faire, je reviens au bilan que nous avons eu avec J. Rouzel en fin de première semaine.

Flash back : Juin 2011. Je ne voulais pas quitter cette première séquence de formation sans avoir dit à V. et au groupe ce que j'essayais de mettre en forme depuis plusieurs jours : V. nous donnait à voir, à entendre qu'elle n'allait pas bien ; restait à prendre en compte la réalité de notre collègue de formation. J. Rouzel, par une interrogation vérifie le sens bienveillant de mon intervention. Pressée par l'heure du TGV, j'emporte la question qui réverbère mon réel agacement vis à vis des écrans voyants, bruyants et vibrants dont V. avait besoin pendant les séances de travail. Cette question fonctionne comme une interprétation : les dernières minutes de cette première semaine me travaillent pendant un long moment.

...L'annonce du départ de V. en inauguration de la deuxième semaine prend donc un relief particulier.

Troisième acte

Quoi qu'a dit ?

-A dit rin.

Quoi qu'a fait.

-A fait rin.

A quoi qu'a pense ?

-A pense à rin

Pourquoi qu'a dit rin ?

Pourquoi qu'a fait rin ?

Pourquoi qu'a, pense à rin ?

-A existe pas

Jean Tardieu, *La Môme néant*, extrait du recueil « Le Fleuve caché », NRF, 1993

Après la pause, la séance de régulation reprend. La régulatrice me sollicite pour que je reformule ma demande. De nouveau, je suis saisie par une impression d'étrangeté et de vacillement : mon idée c'est que je viens de le faire, en début d'après-midi, au nom du groupe, puis à la reprise, cette fois en mon nom. Mais ai-je réellement vécu le temps qui vient de s'écouler, est-ce que je sors d'un rêve, ou d'un épisode délirant, d'une totale coupure avec la réalité partagée ? Je ne sais plus que dire, j'ai perdu les bords de ma parole. Du coup, je m'accroche rigidement au libellé du mail que V. nous a adressé. Je me vois faire, ce qui me désole encore plus.

Mes collègues de formation prennent le relais pour parler du départ de V.

Dénouement

Nous sommes dans la rue et je vocifère mon ressentiment de ne pas avoir été écoutée ? entendue ?⁴²
Jusqu'à ce que je voie notre régulatrice à quelques mètres. Je me sens alors « non civilisée » (ce sont les mots qui me viennent quand j'en parle lors du bilan de fin de deuxième session), ce qui me fait taire. Mais se taire ou se terrer (tout comme hurler à la lune) n'a jamais rien réglé.
L'intensité des émotions et du déboussolement constitue le signe qu'il faut s'arrêter là et creuser.

A la porte verrouillée

Au fond d'un mauvais silence
Un homme frappe et s'en va
Sans attendre la réponse.

Un autre monte du sol
Sa main cogne avec colère,
Celui-là ne s'en va pas.

Des couteaux brillent et bougent
Dans les angles de la nuit,
La porte a des soubresauts
On la pousse du dedans.
Nul ne sort et nul ne rentre,
Je ne sais pourquoi ces ombres
Se rassemblent par ici.

Jean Tardieu, *Chanson du crime*, extrait du recueil « Le Fleuve caché », NRF, 1993

Il faut un certain temps pour que, ces émotions se refroidissant, je reconnaisse sous la colère, la haine dans le transfert et que je me résolve à la mettre au travail.⁴³

Ce sera l'objet de ma monographie : Que vient raconter, signifier cette éruption de haine au beau milieu du processus de formation ? A quoi sert-elle ?

Retournons au récit pour l'ouvrir et en découper les points saillants.

- Première question : Mais qu'est-ce que je lui veux donc à V. ?

Je m'étais vite dit que les bruits qu'elle produisait étaient à mettre en lien avec son retrait entre les séances de travail et plus globalement sa réticence à prendre la parole. Ces signaux du mal-être probable de notre collègue m'ont préoccupée au point d'en parler avec d'autres membres du groupe : pour mettre à l'épreuve mes perceptions, mes intuitions.

Je sais que le travail que nous avons entrepris a de fortes chances, ou de grands risques d'ouvrir sur un ébranlement des défenses, des remises en question. Mon expérience personnelle, mon travail de

⁴² « Et sa propre paranoïa a un indice bien classique ; elle est alimentée par cette jouissance extraordinaire que Kretschmer mettait à la base de la paranoïa : ce qu'on appelle le ressentiment. Le ressentiment, c'est la tentation. » J. Oury, « Le Collectif », Champ Social, 2005, p.77-78

⁴³ « Sous l'influence des motions de déplaisir, qui se font sentir sous l'effet du déroulement renouvelé des conflits défensifs, des transferts négatifs peuvent maintenant prendre la haute main et abolir totalement la situation analytique. L'analyste n'est maintenant pour le patient qu'un être étranger, qui le place devant des exigences abusives désagréables, et il se comporte à son endroit tout à fait comme l'enfant qui n'aime pas l'étranger et ne le croit en rien. » S. Freud, « L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin », in Résultats, idées, problèmes, PUF 1992, p.254-255

psychanalyste et mon activité de formateur permanent auprès d'étudiants éducateurs m'ont amenée à en faire et refaire l'expérience difficile mais potentiellement féconde.

Tout cela est bel et bon, mais ne dit rien des enjeux de mon agacement vis à vis de V. et de ses téléphones... Je lui en voulais. D'être parasitée dans mon écoute, dans mes associations, je lui en voulais de me sentir contrainte à la vigilance. Je ne pouvais pas me laisser aller au plaisir régressif de la position de formé. Et pour couronner le tout, j'avais l'idée que ma vigilance pourrait être aussi persécutante pour V. que l'étaient pour moi ses bruits divers.

Il fallait que je trouve l'occasion et le moyen pour essayer de lui en dire quelque chose : au plus juste, au plus près. Pourquoi pas en tête en tête ? Parce que les conversations avec les autres avaient mis en évidence que ce n'était pas mon affaire exclusive : c'était donc une question qui relevait d'un travail collectif.

L'annonce, à l'entrée de la deuxième semaine de son arrêt de formation nous fait beaucoup parler. De mon côté je veux comprendre, comme si comprendre allait dissoudre la culpabilité. Répondre à V. se présente comme un impératif catégorique... (Qui a dit « comportement de réparation » ?...)

Au fil des jours, l'impératif se fait moins prégnant, plus hypothétique : quelques mots de Joseph Rouzel à ce propos, l'élaboration avec les autres détendent peu à peu le ressort qui me comprimait la cervelle. Il existe un lieu pour penser ce que l'absence de V. nous fait et ce que nous en faisons : « On en parle en régulation »

- Deuxième question : Suis-je en rivalité avec la régulatrice ?

Cette question est venue grâce à un lecteur critique. La symétrie d'une formulation lui avait mis la puce à l'oreille : « *Notre régulatrice...demande que chacun prenne un temps pour dire où chacun en est de sa formation. Je demande que nous puissions aussi prendre du temps pour parler entre nous de l'absence de V.* »

C'est éloquent ! D'emblée, je me « colle » dans un rapport spéculaire.

En reconstituant les morceaux du puzzle dispersés tous azimuts, je m'aperçois que la consigne initiale a déclenché un accès paranoïde avec ses alarmes assourdissantes : « *Attention, nous risquons de n'avoir ni le temps ni l'espace pour nous occuper des effets du départ de V. Le travail sur le tissage permanent des liens entre les membres du groupe, y compris dans ses aléas et ses avatars ne fait-il pas partie intégrante de notre formation ?* ». Je crédite la régulatrice d'un non intérêt pour notre question.

A nouveau, la contrainte de vigilance s'impose : ça me plombe.

Dans ma vie professionnelle j'ai, en tant que formateur d'une part, psychanalyste, d'autre part effectué bien souvent ce travail de régulation de groupe. Ce qui n'élucide guère les enjeux de ma précipitation spéculaire vis à vis de la régulatrice.

Le sentiment de danger subit m'aiguille (ou me fait dérailler) sur la position de formateur. Pour récupérer une maîtrise ? A ce moment précis, entre la posture refuge de formateur et la position de formé c'est le hiatus : plus rien ne s'articule, il n'y a plus de jeu . C'est la confusion : qu'est-ce que je fabrique ?⁴⁴

⁴⁴ « *Qu'on imagine, pour nous comprendre, ce qui se passerait chez un patient qui verrait dans son analyste une réplique exacte de lui-même. Chacun sent que l'excès de tension agressive ferait un tel obstacle à la manifestation du transfert que son effet utile ne pourrait se produire qu'avec la plus grande lenteur, et c'est ce qui arrive dans certaines analyses à fin didactique. L'imaginerions-nous, à la limite, vécue sous le mode d'étrangeté propre aux appréhensions du double, cette situation déclencherait une angoisse immaîtrisable.* » J. Lacan, « L'Aggressivité en psychanalyse », in *Ecrits*, Editions du Seuil, 1966, p.109

- Troisième question : « Entre nous »... Pour quoi faire ?

Lorsque la régulatrice épingle la formule « entre nous », le sens incestuel de l'énoncé me saute aux oreilles : « *On va faire ça entre nous, pas d'Autre : exclu !* ». C'est-à-dire l'exact opposé de ce que je crois demander : de l'Autre pour qu'il y ait de la séparation possible.

Mais, après tout, sommes-nous si ennuyeux qu'elle préfère nous laisser là, entre nous ? L'enfant qu'elle est près de mettre au monde n'est-il pas plus attrayant, plus aimable que le groupe que nous formons ?

Autre question en lien logique avec le revers de l'inceste : serions-nous un groupe producteur de ségrégation ? V. d'abord, la régulatrice, ensuite : à qui le tour ?

A ce point de mon travail : blocage total. Toutes les pistes m'apparaissent factices, en impasse. Je ne peux rien faire des indications de J. Rouzel quant au risque de me disperser. Je ne sais qu'une chose : je suis sur une trace importante pour moi. Il faut que je trouve le moyen de tresser ensemble les brins de fil qui sortent de partout, mais je me cogne à un bloc, sans pouvoir écrire un mot.

Et puis, en relisant pour la énième fois un mail de J. Rouzel je me sens hélée, sifflée, convoquée par un mot : « psychose ». A priori, rien à voir avec ma monographie : J. Rouzel dit simplement me répondre vite, avant de rejoindre une équipe pour travailler sur les psychoses.

Une évidence se présente alors ; reste à se coltiner l'effort pour trouver les mots justes, pour articuler des phrases sensées qui rendraient compte de l'insight que ce mot avait provoqué.

L'impératif de parler de V. dans ses comportements dérangeants, ma réaction intense à sa disparition du groupe, la perspective que la régulatrice nous plante là, en réponse à mes enfantillages, l'ébranlement causé par mon impuissance à faire entendre ce que je voudrais dire : le lien apparaît enfin, la prolifération éparpillante commence à prendre sens : je suis repassée à l'aplomb d'une expérience subjective précoce à l'occasion de la période dramatique qui a précédé puis suivi la naissance d'un de mes frères (un an nous sépare) et l'onde de choc que l'éclosion de sa psychose a déclenchée.

- V. à la place de mon frère, lui qui a fait tant de bruit dans ma tête ;

- V. à qui et dont je veux parler : en fait de la partie de moi qui s'est tenue (et qui se tient encore ?) en retrait de sa parole.

- Sur la régulatrice-qui-ne-m'écoute-pas se condensent mes figures parentales qui avaient bien « d'autres chats à fouetter ».

Toujours dans l'autre chambre elle résonne,

Cette voix basse à travers la cloison ;

Elle juge, condamne,-et puis pardonne

Un crime étrange aux profondes raisons.

Je ne sais pas si c'est moi le coupable,

Je ne sais pas si la voix porte un nom.

Jean Tardieu, *Justice inconnue*, extrait du recueil « le Fleuve caché », NRF, 1993.

Et si ma colère était une tentative de guérison, comme le disait Freud du délire de Schreber ? Cette hypothèse va faire boussole pour la suite de ce travail.

Petite excursion étymologique : colère et mélancolie sont de la même famille : tous deux construits à partir du grec *kholé* qui signifie bile, fiel, puis colère, haine. Mélancolie met en exergue la teinte sombre de cette humeur (*melas* : noir).

L'ambiguïté sémantique de la racine indo-européenne du mot haine est intéressante car *Kad* contient à la fois le sens de chagrin et celui de haine, les deux ingrédients de la mélancolie. (Freud : *Deuil et mélancolie*, 1915, in *Métapsychologie*.)

Ma difficulté à avancer dans cette monographie caractérisée par une lenteur et des inhibitions à écrire consternantes me confronte à des affects mélancoliques : « *Le moi se déprécie et fait rage contre lui-même.* » (S. Freud : *Deuil et mélancolie*, Tome XIII, O.C., PUF 1988, p.276,.)

Ne fait-elle pas écho à ce temps de régulation où la pensée s'est soudain bloquée ? Mon incapacité à retrouver une fluidité, une souplesse et une tranquillité suffisantes me désolent. Et si l'on appelle une fois encore l'étymologie à la rescousse, *desolare* en latin veut dire dépeupler, ravager ; verbe construit à partir de *solus*, seul

Avec ce mot, un bout de ficelle trouve encore à se nouer : une lectrice de mon travail a coché l'insistance des références au « nous », au groupe, au collectif qu'elle y a trouvés. Que vient dire cette insistance ?

Pour mettre en forme l'image qui me vient, revenons à la métaphore de la boussole et plus précisément du compas à bord d'un bateau. Il se pourrait bien que je demande à la promotion, à l'équipe, à l'ensemble des collègues d'être des compensateurs magnétiques : ces appareils destinés à neutraliser les déviations qu'exercent sur l'aiguille aimantée les masses métalliques à proximité. « Les autres » font point d'étayage pour parer les effets déroutants, à la lettre, de ces épisodes mélancoliques : leur regard, leurs paroles tendent alors à en désamorcer le caractère tourmenteur (S. Freud : *Deuil et Mélancolie*, Tome XIII, O.C., PUF 1988, p. 270). L'entité « groupe » prend en soi ces éléments bêta, persécuteurs, désorganiseurs et les détoxique : la restauration de la fonction alpha, donc de l'appareil pour penser, pour faire des liens, pour mettre en récit est ainsi rendue possible (C. Allione : *La Part du rêve dans les institutions*, Encre marine, 2005, p.27-31).

Or, à ce moment précis de la régulation, ce procédé n'a pas fonctionné. Les éléments bêta ont débordé, submergeant mes capacités d'assurer une cohérence interne suffisante. A l'instar de la Môme néant de J. Tardieu : A dit rin...a fait rin...a pense à rin...a existe pas ! Formulation rigolote qui camoufle le trait morbide de cette disposition subjective, tout en laissant voir la diffusion d'une paralysie psychique, en réponse défensive à la carence d'éléments alpha.

Une nouvelle d'E. Poe (me semble-t-il) m'a tenu compagnie au fil de l'élaboration de ce travail. Nouvelle au cours de laquelle les murs d'une salle aveugle se mettent en branle pour se rapprocher de plus en plus d'un homme qui s'y trouve incarcéré. Le retour insistant de cette histoire me met sur la piste d'une mutation imaginaire du cadre de la formation avec ses effets sidérants (isolement insensé, environnement méconnaissable et menaçant)

Qu'est-ce qui a provoqué cette inquiétante étrangeté ? Il me semble être au plus juste en avançant que c'est la métamorphose de la régulatrice. Cette figure devenue in-disponible me ramène au bord du « laissée-tomber », d'une part, de la croyance en la toute-puissance destructrice de mes idées (à l'adresse de l'enfant qu'elle porte et de V. désormais absente), d'autre part.

J'avais écrit « laisser tomber » ; je corrige : « laissée tomber ». Mais au fond, qui laisse tomber qui ? Est-ce la figure maternelle, habitée par d'autres préoccupations, sur le point de s'absenter ? Ou bien moi qui peux accéder à ma propre destructivité, tout au moins mettre un bémol à ma tendance à la fausse

réparation ? (D.W. Winnicott : *La Réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression*, in de la Pédiatrie à la psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot ; 1978.)

Ma bouffée de colère après la régulation tranche avec l'inertie psychique de l'après-midi. Un de ses motifs s'est vite imposé : j'entends la sollicitation de la régulatrice (pour que je reformule ma demande de parler du départ de V.) comme une injonction. Je me sens assignée à une (ma ?) place d'aînée donc de leader du groupe. C'est à ce propos que la piste « tentative de guérison » s'est ouverte et tentative ne veut pas dire réussite.

Tentative paranoïde de regrouper les bons objets dedans et de parquer les mauvais dehors.

Tentative de rassembler les morceaux dispersés par le choc, de retrouver une force suffisante de liaison et de recouvrir une aptitude motrice.

Tentative de refuser de faire l'enfant hypermature qui se charge « *d'aplanir toutes sortes de conflits familiaux, [de porter...] le fardeau de tous les autres membres de la famille. Il ne le fait pas, en fin de compte, par pur désintéressement, mais pour pouvoir jouir à nouveau de la paix disparue, et de la tendresse qui en découle.* » (S. Ferenczi : *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Psychanalyse, tome IV ; Payot ; 1982 p.133.)

Bref, tentative de séparation !

Le fait de voir la régulatrice déclenche la honte, non pas d'éprouver de la haine mais qu'elle me voie et m'entende vitupérer contre elle : on dirait que les digues qui avaient permis d'assécher le Zuyderzee ont cédé. (S. Freud : *La Décomposition de la personnalité psychique*, in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1989, p. 110.)

La monographie aura été une manière de restaurer les digues : l'occasion d'un travail, au sens étymologique (*trepalium* : instrument de torture). Etymologie qui éclaire à sa façon l'expression « femme en travail » pour désigner celle qui accouche, dans la douleur, évidemment (je ne parle pas des recherches, des lectures que la monographie a provoquées, source de plaisir, elles !)

Le plus souvent, les mots se dérobaient, ou au contraire affluaient en désordre, refusant de s'assembler en séquence sensée. On aurait dit qu'ils voulaient rester agglutinés dans une sorte de sitting résistant aux lois de la langue : « ça ne voulait pas venir »...tel mon frère dont il avait fallu provoquer la naissance à X mois ?

Une indication de J. Rouzel a souvent fait feu clignotant : « *On gagne parfois à ne pas trop se laisser éblouir par le sens.* » Au point où j'en suis, l'essentiel de mon travail m'apparaît comme une entreprise de forçage, comme à la mine, pour arracher au magma de l'infraverbal des petits fragments qui, rapprochés permettent de former des « sumbolon »⁴⁵.

Je ne suis pas encore aujourd'hui en capacité de dire en quoi ce travail a produit du déplacement, ni de mesurer ses effets de transformation dans ma pratique. J'ai avancé sans plan, sans ordre préétabli ; les rencontres ou les retrouvailles avec des textes ont servi pour consolider les constructions en cours, pour progresser dans le tunnel, centimètre par centimètre : si Freud, Lacan, Winnicott et compagnie en

⁴⁵ Cet objet coupé en deux dont deux hôtes conservaient une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants ; on rapprochait les deux parties pour faire la preuve que des relations d'hospitalité avaient été contractées. (A. Rey, Dictionnaire historique de la langue française, Hatier). C'est M. Balmary (*L'Homme aux statues*, Grasset, 1981, p.22) qui m'avait fait prendre conscience que symbolique et diabolique sont antonymes, du fait de leur préfixe respectif : *sun* indique le rassemblement et *dia*, la division.

parlent c'est que je ne suis pas trop dingue de penser ce que je pense. Très souvent, le souvenir des aventures du baron de Münchhausen est venu⁴⁶ : dans quel pétrin suis-je allée me fourrer ? Il n'y a donc personne pour m'aider à sortir de là ?...

Oui et non. Non, car au bout du compte, je suis seule à pouvoir accomplir le chemin que j'ai (et qui s'est) ouvert pendant cette formation. Et seule ici ne veut pas dire isolée, mais en appui sur le vide : en bipède humain.

Le dispositif de la formation et le travail psychique particulier auquel convoque l'écriture (sur le versant de la castration) ont permis la (re)prise de contact avec ma destructivité et le fantasme de toute puissance qui l'escorte : mais cette fois pas sur le mode de la culpabilité.

La pratique de la fonction d'analyste, de superviseur suppose la plus grande disponibilité psychique aux patients, aux professionnels en supervision. Pour s'y maintenir il y faut un travail renouvelé de décapage, de « ramonage⁴⁷ » dit J.P. Lebrun. L'écriture de la monographie jointe à l'expérience de la formation dans cette promotion en auront été des moments très privilégiés.

Pour m'acquitter de ma dette une seule voie : la transmettre.

⁴⁶ « Au cours de l'une de ses aventures, ne pouvant compter sur personne d'autre que lui-même pour se sortir de la vase dans laquelle il était tombé, le baron aurait eu l'idée « géniale » de tirer sur les sangles de ses bottes [...] ou, selon une version un peu différente, [...] sur ses propres cheveux pour se sortir du marais. » J.P. Lebrun, *La Perversion ordinaire*, Denoël, 2007, p. 402

⁴⁷ Sans doute en référence au « chimney sweeping » de la patiente de Freud.

BIBLIOGRAPHIE

- D) ALLIONE C, *La Part du rêve dans les institutions*, Encre marine, 2005.
- E) BALMARY M., *L'Homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Grasset, 1981 .
- F) BION W.R., *Aux Sources de l'expérience*, PUF, 2010.
- G) ENRIQUEZ E., « Petite galerie de portraits de formateurs en mal de modèle », *Connexions n° 33*, 1981.
- H) FERENCZI S., Confusion de Langue entre les adultes et l'enfant, *Psychanalyse IV*, Payot, 1982 .
- I) FREUD S.,
- La Dynamique du transfert, 1912, in *La Technique psychanalytique*, PUF, 1981.
 - Deuil et mélancolie, 1915, in *Métapsychologie, Œuvres complètes*, vol. XIII, PUF, 1988.
 - Le Transfert, 1916-1917, *Conférences d'Introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1999.
 - L'Inquiétante étrangeté, 1919, in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1990.
 - La Décomposition de la personnalité psychique, 1933, *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1989.
 - L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin, 1937, *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1992.
- LACAN J.,
- L'Agressivité en psychanalyse, 1948, *Ecrits*, Le Seuil, 1966.
 - Le Stade du miroir, 1949, *Ecrits*, Le Seuil, 1966.
- LAPLANCHE J. et PONTALIS J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1966
- LEBRUN J.P.,
- *La Perversion ordinaire- Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007.
 - *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine*, Ères, 2012.
- OURY J., *Le Collectif. Le séminaire de Sainte Anne*, Champ Social, 2005.
- ROUZEL J., *La Supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2008.
- TARDIEU J., *Le Fleuve caché- Poésies 1938-1961*, Gallimard, 1993.
- VERNANT J.-P., *La Mort dans les yeux*, Hachette, 1990.
- WINNICOTT. D.W.,
- La Haine dans le contre transfert, in *De la Pédiatrie à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1978.
 - La Réparation en fonction de la défense maternelle organisée contre la dépression, in *De la Pédiatrie à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1978.

Dictionnaires

- GRANDSAIGNES d'HAUTERIVE R., *Dictionnaire des racines des langues européennes*, Larousse, 1994.
- REY A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Hatier, 1992.

